MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 16 (1919), p. 229-244

Édouard Naville

Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LES PREMIERS MOTS
DU CHAPITRE XVII DU LIVRE DES MORTS

PAR

M. ÉDOUARD NAVILLE.

Dans le dernier volume de la *Zeitschrift*, M. Sethe, étudiant les premiers mots du chapitre XVII du *Livre des Morts* d'après le texte et la traduction qu'en a présentés M. Grapow, rejette l'interprétation de ce savant : *Ich bin Atum der ich allein war* «je suis Atum qui étais seul», et en propose une autre : *mir gehörte das All, als ich allein war* «à moi appartenait le tout, quand j'étais seul». Ainsi , qui jusqu'à présent a toujours été traduit par le pronom de la première personne, comprenant l'idée du verbe substantif : «je suis», ou «j'étais», n'aurait point ce sens, et il ne serait plus question du dieu Atum [1].

Nous voudrions reprendre à nouveau cette discussion et examiner laquelle de ces deux traductions doit être considérée comme étant la vraie. Pour cela, nous consulterons plusieurs textes inédits, ou qui l'étaient encore lorsque M. Grapow a fait son travail. C'est d'abord pour la XIX^e^ dynastie le texte que le roi Menephtah a fait graver sur les parois du long couloir qui mène à ce que j'ai appelé le puits de Strabon, que j'ai déblayé à Abydos en 1914. Sur la paroi droite, en entrant par la porte dont M. Petrie avait indiqué l'existence, se trouvent le chapitre I du *Livre des Morts* et la plus grande partie du chapitre XVII jusqu'à la ligne 59. Les vignettes qui surmontent ce texte sont celles du chapitre XVII. Il n'y en a aucune du chapitre I. Elles commencent par la scène du roi dans un pavillon jouant au jeu qu'on a appelé les dames, et que M. Jéquier a reconstitué sous le nom de jeu de *senaït*. C'est la première vignette du chapitre XVII, et cependant elle est placée au-dessus du chapitre I.

Les autres textes appartiennent à la XXI^e^ dynastie, et ils sont tous en hiératique : celui de la prêtresse appelée *Nesikhonsu*, dont je crois que le nom

[1] Dans les transcriptions la lettre *u* a la valeur *ou*.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

pouvait être prononcé *Nessukhonsu*, et celui de sa tante *Katseshni*, un très beau document et l'un des plus importants de cette époque, laquelle a produit aussi le beau papyrus publié par M. Budge sous le nom de papyrus Greenfield. Il est écrit pour *Nesitanebtashru*, petite-nièce de Katseshni.

M. Grapow, pour sa traduction du chapitre XVII, fait usage de plusieurs textes du Moyen Empire dont, pour la plupart, la découverte est récente, et à l'aide de ces documents il reconstitue un texte de cette époque. Il est à remarquer que tous ces textes proviennent de tombeaux ou de sarcophages; ils sont tous en hiéroglyphes, sauf celui de la reine *Mentuhotep* sur lequel nous aurons à revenir. Je ne puis m'étendre ici sur l'origine de ces textes funéraires, ni sur la première manière de les écrire. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont d'abord été écrits en hiéroglyphes, et aussi, puisque les papyrus les plus anciens sont en colonnes verticales, qu'ils ont d'abord été gravés sur des murs. C'est à cela qu'ils étaient destinés : ils devaient, à l'origine, figurer sur les parois de tombeaux.

Il est inutile de rappeler que l'écriture a d'abord été figurative; elle a commencé par être un dessin, la représentation d'objets réels, et non des signes conventionnels comme les nôtres. En égyptien, le caractère figuratif a persisté même après la naissance de l'alphabet phonétique; il n'a disparu d'une manière presque complète qu'avec l'adoption de l'écriture démotique. Les textes religieux, étant de date très ancienne, ont d'abord été rédigés en écriture figurative, en hiéroglyphes, et l'on tenait tellement à cette tradition que ce n'est que sous la XXI^{e} dynastie que s'est généralisé l'usage d'employer l'hiératique. On voulait reproduire exactement ce qui à l'origine se trouvait sur les murs de la tombe; même sous les Ptolémées on avait des papyrus funéraires comme celui de Turin, écrits en hiéroglyphes et en colonnes.

L'adoption de l'hiératique correspond à une idée nouvelle; le défunt lit lui-même ces textes, et il faut qu'ils soient à sa portée. C'est pourquoi on met le papyrus en rouleau dans son sarcophage en forme de momie, ou bien on écrit des fragments du livre à l'intérieur du couvercle. Il n'y a plus besoin alors que le texte soit en colonnes verticales, il est fréquemment en lignes horizontales.

J'ai montré ailleurs [1] comment le sens et la direction de l'écriture dépendaient en premier lieu de la matière sur laquelle on écrivait, et de la façon

[1] *Papyrus funéraires de la XXI^{e} dynastie*, vol. I, Introduction, p. 2 et suiv.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

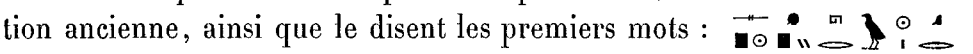
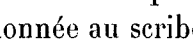
dont on s'y prenait pour écrire. Pourquoi toutes les inscriptions murales d'une certaine longueur sont-elles toutes en colonnes verticales? Parce que c'était le moyen le plus simple de les reproduire. Si l'on avait voulu graver un texte horizontal, il aurait fallu un échafaudage souvent d'une longueur démesurée, comme dans le couloir d'Abydos où il aurait eu quatorze mètres, puis une fois deux ou trois lignes achevées, il aurait fallu le déplacer, le monter ou le baisser, ce qui aurait été un travail considérable. A la lecture aussi, il aurait fallu se promener tout le temps le long du mur, et au bout de chaque ligne revenir en arrière au point de départ. Tandis que pour graver le texte en colonnes, une simple échelle suffisait, qui permettait d'écrire deux ou trois lignes de haut en bas, et qu'il était facile de mouvoir à mesure que l'ouvrier avançait. La lecture aussi en était beaucoup facilitée.

C'est une erreur de croire que les textes du *Livre des Morts* ont d'abord été écrits en hiératique, puis transcrits en hiéroglyphes. C'est l'inverse qui est vrai. La première rédaction a été en hiéroglyphes, et ce n'est que plus tard que la forme cursive de l'écriture, qu'on désigne sous le faux nom d'hiératique, y a été appliquée. Un scribe qui voulait copier un papyrus comme celui de Nebseni (A *a*) n'était pas, ainsi qu'on se le représente trop souvent, devant une table avec son modèle à côté de lui. A cet égard les usages n'ont pas changé depuis des milliers d'années. Il suffit d'aller une fois à un marché dans un village d'Égypte pour voir qu'un écrivain public écrit non devant une table, mais sur sa main ou sur ses genoux. Les statues des anciens scribes nous montrent qu'il en était de même de leur temps. Assis à terre, les jambes croisées, ils ont leur rouleau sur leurs genoux.

Si nous regardons leurs copies, nous voyons que leurs modèles étaient des textes en colonnes. Ils étaient dressés devant les copistes, ou les entouraient à droite et à gauche, soit qu'il y en eût un seul placé en face d'eux, soit qu'il y en eût plusieurs disposés comme les parois d'une chambre au milieu de laquelle le scribe était placé. Le texte devait commencer à sa gauche, c'est-à-dire à l'est. On remarquera qu'avant l'époque de transition entre les deux écritures, dans les papyrus funéraires hiéroglyphiques les colonnes sont toujours en sens inverse de celui des caractères; elles se suivent de gauche à droite, tandis que l'écriture va de droite à gauche; et le papyrus commence à gauche, contrairement aux papyrus hiératiques. Cette dérogation à l'habitude et à la

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

manière d'écrire sur un rouleau, dérogation qui créait au scribe une difficulté, provenait d'une idée religieuse. La vie de l'homme était considérée comme une marche pareille à celle du soleil, allant de l'est à l'ouest, de gauche à droite. La vie terrestre qui avait commencé à l'est finissait dans l'Ament, dans l'Occident. Même dans l'autre monde, le défunt était considéré comme marchant vers l'Occident, et ce qui le prouve, c'est qu'il existe un chapitre (XCIII) du *Livre des Morts* qui a pour titre : « le chapitre d'empêcher qu'on ne navigue à l'Est dans le monde inférieur ».

Les textes qui étaient censés accompagner le défunt devaient donc, comme lui, partir de la gauche. On peut en voir l'indication au papyrus de Kamara [1]. Il commence exceptionnellement par le chapitre LXXIX, et cela en vertu d'une tradition ancienne, ainsi que le disent les premiers mots :  « (lu) autrefois le jour de l'enterrement ». Après le chapitre LXXIX vient le chapitre I. Au-dessus du texte de ce chapitre on trouve ce mot :  « à gauche ». C'est une indication donnée au scribe de revenir à la gauche du modèle, après le chapitre LXXIX qu'il avait pris dans le corps du texte, peut-être tout à la fin, comme on peut le voir dans certains papyrus.

Une autre preuve que les papyrus étaient écrits en colonnes allant de gauche à droite, c'est la faute si souvent répétée de textes copiés à rebours, en commençant par le mauvais côté, en sorte que le chapitre débute par la dernière des colonnes, et que celles-ci se suivent à contre-sens. Cette erreur peut se produire sur un seul chapitre au milieu d'un texte du reste correct, ou dans un papyrus entier comme il y en a un à Leyde. Elle n'aurait pas été possible si l'écrivain avait eu un modèle en lignes horizontales, et surtout en hiératique [2].

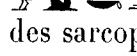
Enfin, il ne faut pas oublier, quand on étudie ces textes, qu'ils ont d'abord été gravés sur les murs des tombeaux, pour être lus à haute voix sans doute dans les cérémonies qu'on célébrait en l'honneur du mort : et c'est pourquoi ils sont gravés non dans la chambre de la momie hermétiquement fermée, mais là où les membres de la famille avaient accès, ou les prêtres, s'il s'agissait d'un roi. Ainsi dans la *Litanie du Soleil* qui se trouve tout à l'entrée des tombes royales, après le titre on lit ces mots : « Lorsqu'on lit ce livre, les

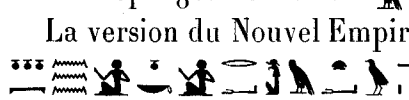
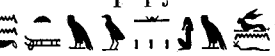
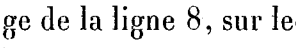
[1] *Papyrus funéraires de la XXI^e dynastie*, vol. I, pl. 1 et 2.

[2] Voir *Einleitung* de mon édition du *Livre des Morts*, p. 41.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

figures en porcelaine sont sur le sol, à l'heure du coucher, c'est-à-dire de la victoire de Ra sur ses ennemis ». Dans ce cas-ci cette lecture devait se faire le soir. On peut supposer qu'il devait en être de même pour les textes des pyramides et d'autres textes funéraires. Ils étaient destinés à être lus à haute voix.

Après cette longue digression, revenons-en aux phrases qui font l'objet de la discussion entre MM. Grapow et Sethe. Elles appartiennent au chapitre XVII. C'est d'abord la première qui suit immédiatement le titre. M. Grapow nous en donne la version d'après les textes du Moyen Empire : . Il y a lieu de noter une variante tirée de l'un des sarcophages de Berlin : .

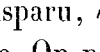
La version du Nouvel Empire serait : . Ici M. Grapow ne tient pas compte de ce qui se lit dans le papyrus A*a* de Londres, l'un des meilleurs de l'époque thébaine : . Dans ce passage, A*a* emploie la forme , tandis que tous les autres papyrus lisent . Au passage de la ligne 8, sur lequel s'appuie aussi M. Sethe, , deux papyrus outre A*a*, D*a* et B*b* lisent aussi , quoique dans le passage précédent ils aient tous deux . Cela seul suffirait pour montrer l'identité des deux pronoms, s'il n'y avait pas d'autres arguments qui l'établissent.

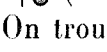
D'après M. Sethe,  ne peut pas être le même pronom que  ou , parce que dans la forme phonétique du pronom de la première personne qu'on rencontre dans les pyramides, , il n'y a jamais deux . Il s'agit donc de deux mots différents. Ici nous avons un exemple de ce qu'une conception différente de la valeur des signes peut conduire à des interprétations aussi très différentes.

Je ne puis faire ici une exposition du système des voyelles en égyptien; je la réserve pour un autre travail. Je me bornerai à en indiquer les grandes lignes, qui se rapprochent du point de vue de M. Maspero, que la mort l'a empêché de développer. Il y a en égyptien trois sortes de lettres : les consonnes, que je définirais ainsi : lettres à prononciation fixe; un *p* ne peut se prononcer *k* ou *d*, et s'il y a des variations dans la manière dont sonnent ces lettres, ces variations sont d'une amplitude très faible. Les voyelles sont les

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

lettres à prononciation variable. C'est là ce que j'ai fait ressortir il y a déjà plusieurs années. M. Maspero s'est rallié à mon point de vue, et il insiste là-dessus dans son dernier travail. Il en résulte qu'il faut séparer le signe lui-même de sa prononciation, qui, suivant les cas, peut être différente. Un  peut être ici un *a*, là un *o* et autre chose encore. Il en est ainsi dans les voyelles des langues modernes : un *e* français ou un *a* anglais, que les Anglais appellent *ē*. Une voyelle comme  pouvait dans la prononciation être une diphtongue, le copte nous l'enseigne; nous trouverions de nombreux exemples analogues dans l'allemand suisse. En égyptien, les voyelles peuvent être rapprochées à deux ou trois pour produire un phonème unique, et elles peuvent former des combinaisons telles qu'en présentent les langues modernes. C'est donc, à mon sens, une idée absolument fausse qu'il n'y a pas de voyelles dans l'écriture égyptienne, et qu'un mot ne commence jamais par une voyelle.

La troisième catégorie de lettres, c'est ce qu'on nomme les sonnantes ou les liquides , , . Ces lettres sont précédées ou suivies d'une voyelle, ce que nous appellerons du nom allemand d'*Anlaut* et *Auslaut*. Ce sont donc des signes mixtes comprenant consonne et voyelle, et suivant les cas la valeur de consonne disparaît, et il ne reste que la voyelle. Ainsi se lit , ou , mais souvent l'élément consonne ayant disparu, n'est plus que la voyelle  comme dans le pronom qui nous occupe. On peut donc dire que ces trois lettres sont, suivant les cas, ou consonne et voyelle réunies, ou consonne, ou voyelle.

Je ne puis faire ici la démonstration complète de ce que j'avance à propos des liquides, démonstration qui est particulièrement facile dans le cas de  qui se lit fréquemment *ar* , et où la valeur  est évidente dans des mots comme  pour . Pour ce qui est de la valeur vocalique de , elle ressort clairement de mots comme , qui s'écrit aussi  (*Todt.*, 96/3), de noms propres composés de , Ashôr écrit Neshôr[1]. On trouve aussi quelquefois  pour [2]. La négation , fréquente dans A*a*, se lit . Plus tard, même l' consonne disparut dans la négation copte ⲁⲧ[3] à côté de ⲁⲛ. Par conséquent,  est donc absolument l'équivalent de , cette forme du pronom

[1] Meyer, *Papyrusfund*, p. 11. Je n'ai pas sous les yeux l'inscription publiée par Schäfer que cite l'auteur.

[2] Rougé, *Œuvres diverses*, t. VI, p. 367 (= *Bibliothèque égyptologique*).

[3] Stern, *Koptische Grammatik*, § 177.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

personnel qui se trouve dans les pyramides (P. 141, 1098, 1440), où il varie avec  ou, lorsque le texte parallèle est à la troisième personne, il remplace le nom propre.

Quant à la prononciation, elle est la même qu'à toutes les époques. Le second  a pour *Auslaut*  et doit se lire , et ce qui le prouve, c'est qu'il a pour variante  dont la lecture est indubitable[1] (P. 405, 535).  se lit donc *anuk* comme la forme qu'on trouve écrite complètement dans les papyrus hiératiques de la XXI^e^ dynastie.

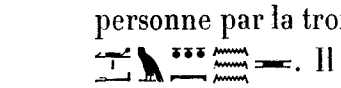
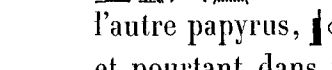
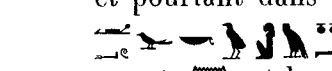
Dans les pyramides et au *Livre des Morts*, la forme usuelle est sans l' initial. Mais on peut voir dans les mêmes textes combien souvent cet initial est omis, par exemple  pour , pour , pour , sans parler du nom du dieu Atum, qui est presque toujours écrit . Dans les papyrus hiératiques de la XXI^e^ dynastie on a employé indifféremment et . En copte, l'ϵ qui tient lieu de ancien est souvent omis, par exemple dans ϵⲣ.

Il est certain que, comme l'ont établi MM. Erman et Gardiner, les pronoms personnels tels que , , , peuvent avoir un sens possessif, et signifier « est mien, est à toi, est à lui ». Par conséquent, peut avoir ce sens-là, puisque c'est une variante orthographique de . Mais il m'est impossible d'admettre que dans les deux phrases du chapitre XVII soit autre chose que le pronom . Il faudrait, pour cela, faire table rase de toutes les variantes. Il serait bien étrange que les scribes qui copiaient ces textes sous le Nouvel Empire en eussent perdu l'intelligence au point de donner à ces phrases un sens très différent de celui qu'elles avaient à l'origine, et où l'idée fondamentale serait perdue.

A peu d'exceptions près, tous les papyrus écrivent au lieu de , et encore cette dernière forme ne se trouve que dans les papyrus hiéroglyphiques, les papyrus hiératiques portant tous ou , même le sarcophage de la reine Mentuhotep qu'on assigne en général au Moyen Empire, et où on lit . En face de cette concordance des textes il serait étrange que ne fût pas le pronom personnel. Il faudrait déclarer pour cela que la grande masse des textes est fautive, saûf un petit nombre.

[1] M. Erman (*Aegyptische Grammatik*, 3^e^ Aufl., § 152) suppose que est un ancien syllabique pour *in*. Mais comme la lecture *nu* est certaine, faut-il admettre que la lecture du signe est *anu*? Il semble plutôt qu'il y a ici omission de l' devant .

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

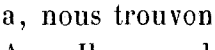
Nous avons encore une preuve que  est bien le pronom de la première personne dans les textes hiératiques de la XXI[e] dynastie. Je ne saurais assez insister sur la valeur de ces textes. Ils ont été écrits au moment où l'on abandonnait pour l'hiératique l'écriture hiéroglyphique qu'on ne comprenait plus, à en juger par le grand nombre de papyrus fautifs de cette époque. On préférait l'écriture courante, dont les scribes avaient l'habitude et par conséquent l'intelligence complète. Nous avons trois de ces papyrus, qui tous trois appartiennent à la même famille [1]. Nous savons à quelle époque ils ont été écrits, à quel moment ont vécu ceux auxquels ils étaient destinés, et aussi qu'ils viennent tous de Thèbes. C'est le papyrus Greenfield, au Musée Britannique, et ceux de Nesikhonsu et de Katseshni au Musée du Caire. Tous trois sont pour des femmes dont nous connaissons le lien de parenté. Les deux derniers sont fort semblables; ils sont écrits pour une tante et une nièce. Tous deux, dans les premières lignes du chapitre XVII, remplacent la première personne par la troisième :  . Il en est ainsi dans tout le reste du chapitre; de même dans l'autre papyrus,  , et pourtant dans le papyrus Greenfield nous lisons :  . Il en ressort clairement que et, par conséquent, est le pronom sujet «je suis» ou «j'étais».

Un exemple tout analogue se trouve dans le texte des pyramides, où remplace la troisième personne exprimée par le nom propre, ou par le pronom , et où dans une autre phrase du même texte il est remplacé par . Encore ici c'est la même chose que pour et .

Il s'agit maintenant de trouver le sens exact de la phrase, et de voir si, comme le soutient M. Sethe, il n'est pas question ici du dieu Atum. Il est à peine nécessaire de rappeler que le nom complet du dieu est . On pourrait en citer un grand nombre d'exemples tirés des textes des pyramides (P. 147, 156, 158, 160, etc.) et d'ailleurs. C'est donc un dieu à double face, à double nature, composé de deux parties. L'une est le dieu souvent caché, tandis que ⊙ est la manifestation éclatante de la même divinité. De là vient qu'Atum

[1] Il y en a d'autres, mais moins importants, en particulier ceux des chanteuses d'Amon, dont Turin possède plusieurs.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

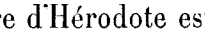
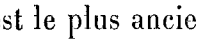
est souvent considéré comme le dieu de la nuit. M. Sethe voudrait voir ici dans le nom d'Atum le Tout, *das All*. Mais dans ce cas il me semble qu'on serait embarrassé pour lui donner une figure. Comment représenter le Tout? tandis que nous connaissons fort bien l'apparence d'Atum, qui est presque toujours un dieu à figure humaine, portant la double couronne, quoiqu'il soit appelé le seigneur d'Héliopolis, et qui est aussi un lion à tête humaine auquel on a donné le nom de Sphinx. Dans le *Livre des Morts*, Atum est une divinité fréquemment associée à Ra[1] : « Salut à toi, Ra lorsqu'il se lève, Atum lorsqu'il se couche » (pap. de Hunefer). « Je suis Ra, je suis sorti de l'horizon . . . », et plus loin : « je suis puissant comme Atum » (chap. xi). De même aux chapitres xv B, xxxviii B, xxxix, les exemples abondent. Atum est appelé aussi , *Atum Harmachis*, qui est le dieu d'Héliopolis. Harmachis étant une forme de Ra, nous trouvons de même , *Atum Khoperi*, ce qui revient au même. Il ne semble pas qu'on puisse considérer Atum comme étant le Tout.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas en égyptien un nom pour le Tout, τὸ Πᾶν, et ce mot a la même racine que celui d'Atum. Il y a plus de quarante ans que, publiant les textes de la *Litanie du Soleil*[2], j'ai attiré l'attention sur la divinité mentionnée à plusieurs reprises, et déjà dans le titre du livre qui est le suivant : « l'adoration de Ra dans l'Ament, l'adoration de Temt dans l'Ament ». Les mots « dans l'Ament » ne s'appliquent pas aux dieux, mais à l'endroit où se trouve le défunt quand il prononce ces invocations, qui s'adressent à Ra comme puissance suprême, puis non à Atum, mais à . Ce mot est bien connu; suivi du déterminatif , il veut dire la somme d'une addition, le total, la réunion, le Tout. La première forme de Ra serait donc le Tout, ce que nous appelons, dans le langage philosophique, l'Univers. Mais cette idée était encore trop abstraite; il fallait quelque chose qui impliquât mieux la totalité. Aussi les Égyptiens ont donné à *Temt* un nom composé. Ils l'ont appelé  « l'enveloppe universelle ». Je n'ai pas besoin de rappeler ici le sens de , qui veut dire « enveloppe, coffre ». Un point très important à

[1] On remarquera que je conserve le nom de Ra au lieu de Re. Que les Grecs en aient fait ρης dans les finales, cela se comprend, mais les noms comme Ramses, Rakotis, Amonrasonter montrent que la prononciation Ra est parfaitement justifiée.

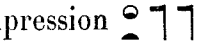
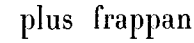
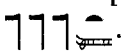
[2] Édouard Naville, *La Litanie du Soleil*, p. 17 et suiv.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

remarquer, c'est que l'univers est la première manifestation de Ra, sa première forme, sa première naissance. Cette forme de Ra renferme en elle-même toutes choses, comme le total d'une addition réunit les unités dont elle se compose. Temt, c'est ce que les Grecs ont appelé Πᾶν, le Grand Tout qui au dire d'Hérodote est le plus ancien des dieux. , ou  comme il est écrit sous Ramsès II [1], embrasse toute chose, et nous est donné comme la première forme qu'assume Ra, lequel n'est d'abord que la puissance suprême, et par conséquent antérieur à Temt.

Et cependant nous voyons déjà dans les textes de la *Litanie* la tendance à faire de Temt, ce que sera Atum, la contre-partie de Ra, qui est le dieu du jour, tandis que Temt est celui de la nuit, comme on peut le voir dans cette phrase : « Ra sort de la vache Mehur, Temt se couche dans Nutur », deux noms différents de l'élément liquide, d'où sort le dieu et dans lequel il se couche.

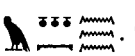
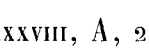
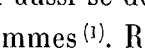
Atum paraît déjà à plusieurs reprises dans les textes de la *Litanie*. Il est dit de lui qu'il descend dans les sphères de l'Ament ou dans les mystères d'Anubis (11 et 12), ce qui correspond bien à sa nature telle qu'elle nous est décrite d'ordinaire. Il nous est dit qu'il a mis au monde l'Osiris royal conçu par Ra; ailleurs il nous est parlé du fils de Ra issu d'Atum. On voit que l'ancienne doctrine, qui faisait de  l'Univers, tend à disparaître, pour être remplacée par le culte de la double divinité, le jour et la nuit.

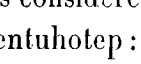
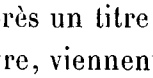
Et cependant on ne peut nier le rapport étymologique entre  et , qui se rattachent tous deux à la racine *tem* ou *dem*, qui veut dire « joindre, unir »; et l'expression  a pour variante  et celle encore plus frappante que cite M. Sethe d'après le texte des Pyramides, .

Je crois donc que dans la ligne qui fait l'objet de cette discussion, nous ne devons voir que le dieu Atum. Ce dieu ayant une puissance créatrice dont il fait grand usage, étant le père des dieux, l'époque où il était solitaire est au passé, et nous pouvons traduire : « j'étais Atum quand j'étais seul ». Le papyrus A*a* de Londres dit : « j'étais Atum quand il était seul », et celui de Katseshni, qui parle à la troisième personne : « l'Osirienne était Atum quand elle était seule ».

[1] Mariette, *Abydos*, II, pl. 14-17.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

. On pourrait hésiter et se demander si ne veut pas dire « comme étant, alors que j'étais Nu ». Mais si nous recourons au *Livre des Morts*, nous trouvons des textes comme celui-ci, qui nous donnent la vraie interprétation (XXXVIII, A, 2) :  « je suis Atum, je suis sorti de Nu ». Ra et Atum sont deux formes de la même divinité, et l'on comprend que Ra aussi se donne comme issu de Nu dans l'inscription de la destruction des hommes [1]. Ra parle ainsi à Nu : « toi l'aîné des dieux, duquel je suis issu », et Nu de lui répondre : « Mon fils Ra, plus grand que son père ». Aussi ne faut-il pas considérer comme une erreur cette variante tirée d'un des sarcophages de Mentuhotep :  « j'étais Atum, j'étais Ra quand j'étais moi seul ».

Avant de quitter le dieu Atum, il nous reste à expliquer cette qualification de , qui précède les mots « j'étais Atum » et qui est la fin de cette expression . Dans le texte du Moyen Empire, immédiatement après un titre très court  « la sortie du jour », qui est le nom du livre, viennent ces mots , puis le texte « je suis Atum » et la suite. C'est, à ma connaissance, le seul cas où des paroles soient annoncées de cette manière; et cette expression ne veut pas dire : « telles sont les paroles, voici ce qu'il dit ».  signifie « être » dans le sens d'arriver, se faire, se produire : « ce que je dis arrive » (*Todt.*, CXIX, 7); [2] « le désir de ton cœur se fait à l'instant comme ce qui sort de la bouche de Ra »; [3], ce qu'il dit arrive à l'instant comme ce qui sort de la bouche de Ra. Il serait facile de multiplier les exemples analogues. Le sens de « se produire, naître, arriver » est aussi celui du verbe copte ϣⲱⲡⲉ ou ϣⲱⲡⲓ. On peut le voir dans le premier chapitre de la *Genèse* : ⲙⲁⲣⲉϥϣⲱⲡⲓ ⲛⲥⲉ ⲟⲩⲟⲩⲱⲓⲛⲓ ⲟⲩⲟⲥ ⲁϥϣⲱⲡⲓ ⲛⲥⲉ ⲟⲩⲟⲩⲱⲓⲛⲓ « que la lumière soit, et la lumière fut », et dans les autres passages semblables du même chapitre.

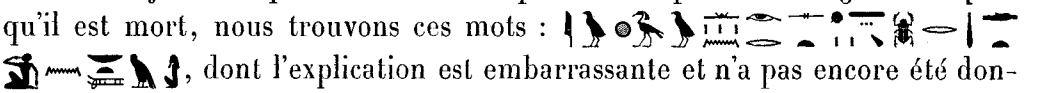
Ainsi quelque chose fait naître, fait surgir ces paroles. Il reste à savoir ce que c'est. Or le titre abrégé du texte du Moyen Empire ne nous le dit pas. Il faut donc recourir au titre beaucoup plus détaillé du Nouvel Empire où, après la description des diverses formes que le défunt peut revêtir, et de ce que

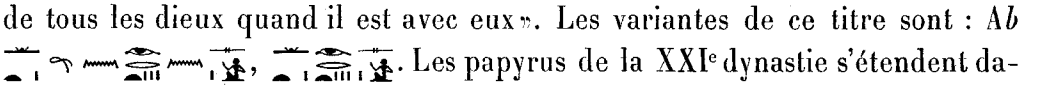
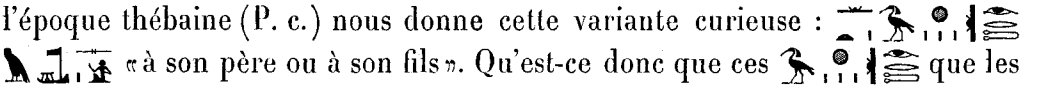
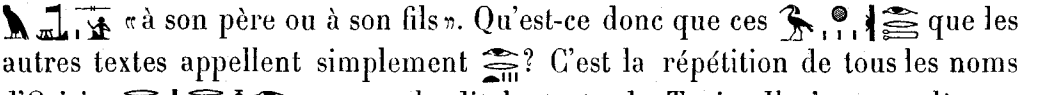
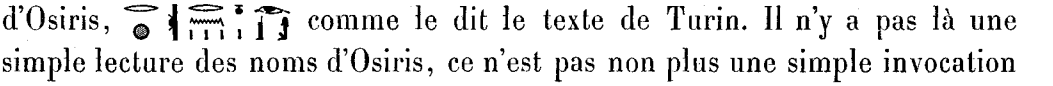
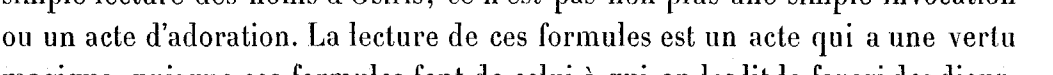
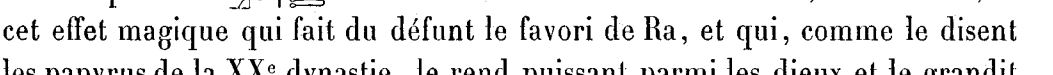
[1] *Destruction des hommes*, pl. A, l. 8 et 10.

[2] Inscr. de Piankhi, l. 7-9.

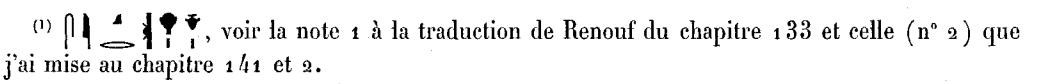
[3] *The Shrine of Saft el Henneh and the Land of Goshen*, pl. 2.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sera son séjour lorsqu'il sera entré au port, un euphémisme signifiant après qu'il est mort, nous trouvons ces mots : , dont l'explication est embarrassante et n'a pas encore été donnée d'une manière satisfaisante. Celle de M. Grapow ne me paraît avoir aucun sens : « es ist nützlich für den der es auf Erden macht. Die Rede des Menschen geschieht ». Celle de Le Page Renouf ne me paraît guère préférable : « that what is done upon earth is glorified, let the words be said ».

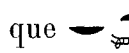
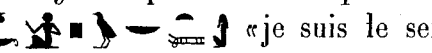
Le titre des chapitres CXLI et II, réunis en un seul à l'époque thébaine, commence ainsi dans le papyrus de Nu : ... « livre que lit (?) quelqu'un à son père ou à son fils dans les fêtes de l'Ament ». Le résultat de cette lecture est que celui auquel elle est adressée « devient le favori de Ra[1] et de tous les dieux quand il est avec eux ». Les variantes de ce titre sont : A*b* . Les papyrus de la XXI^e^ dynastie s'étendent davantage sur le bien que fera cette lecture à celui qui doit l'entendre. Ils parlent tous du père et de la mère, ce qui semble plus naturel. Un papyrus de l'époque thébaine (P. c.) nous donne cette variante curieuse :  « à son père ou à son fils ». Qu'est-ce donc que ces  que les autres textes appellent simplement ? C'est la répétition de tous les noms d'Osiris,  comme le dit le texte de Turin. Il n'y a pas là une simple lecture des noms d'Osiris, ce n'est pas non plus une simple invocation ou un acte d'adoration. La lecture de ces formules est un acte qui a une vertu magique, puisque ces formules font de celui à qui on les lit le favori des dieux. Cette expression  réunit donc à la fois l'idée d'oraison, d'adoration, et cet effet magique qui fait du défunt le favori de Ra, et qui, comme le disent les papyrus de la XX^e^ dynastie, le rend puissant parmi les dieux et le grandit auprès des bienheureux.

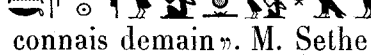
Au chapitre XVII l'effet magique se produit non sur la personne, mais sur les paroles, et je traduirais ainsi la fin du titre : « les sentences magiques de celui qui les prononce sur la terre deviennent les paroles du seigneur Atum ». En effet, c'est bien Atum qui parle. Les paroles qui naissent dans la bouche du

[1] , voir la note 1 à la traduction de Renouf du chapitre 133 et celle (n° 2) que j'ai mise au chapitre 141 et 2.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

défunt sont les paroles qu'Atum prononcerait lui-même. Telle est la traduction que je propose de ce passage difficile. Si nous voulions rendre ces mots par une idée qui s'en rapproche, mais qui est toute moderne, inconnue aux anciens Égyptiens, nous dirions que cette périphrase revient à ceci : il parle sous l'inspiration d'Atum.

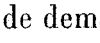
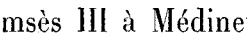
M. Sethe n'admet pas que  veuille dire « le seigneur Atum ». Il appelle cela une traduction erronée et « ganz unägyptisch ». Je répondrai que cette expression n'est pas rare dans le *Livre des Morts*. Par exemple, chapitre LXIX, 9, où après avoir dit qu'il est Osiris, Horus, Anubis, le défunt ajoute :  « je suis le seigneur Atum ». Cette expression est toute semblable à celle de Κύριος ὁ Θεός, que nous rencontrons à chaque pas dans les *Septante*, ou à celles que nous employons sans cesse dans les langues modernes en parlant de la divinité. Mais là où nous trouvons cette qualification de seigneur donnée à Atum de la manière la plus frappante, c'est dans le curieux dialogue entre le défunt et le dieu, qui forme le chapitre CLXXV [1], lequel, malheureusement, nous est arrivé en fort mauvais état. Ligne 10 :  « ô mon seigneur Atum, qui sont ceux qui se dirigent vers une contrée du monde inférieur? ». La variante du papyrus d'Ani donne simplement : « ô Atum », et au papyrus d'Ani, l. 16 : « seigneur Atum, quelle est la durée de ma vie? ». Il est naturel qu'on appelle le dieu : seigneur Atum, quand on veut faire ressortir sa puissance et sa domination.

Il y a un autre passage où M. Sethe conteste également le sens de ; c'est celui-ci : , que M. Grapow traduit : « j'étais hier, et je connais demain ». M. Sethe rejette cette interprétation. Il n'admet pas l'identité de et de , malgré toutes les variantes, et il traduit : « A moi est hier, et je connais demain ».

Pour se rendre compte exactement de ce que l'auteur égyptien veut dire, il faut se reporter au temps où il écrivait. On oublie trop souvent que pour ces anciens Orientaux les idées abstraites n'existaient pas; ils n'avaient rien du langage philosophique. Toute idée abstraite devait être exprimée par une métaphore, par quelque chose tombant sous les sens, ou qui tenait à leur vie et à leurs habitudes. Le passé et l'avenir : voilà deux mots qui nous sont familiers

[1] *Proceed. of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1904, p. 251 et 287.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

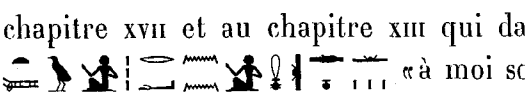
et qui pour eux étaient inconnus sous cette forme, qui n'a rien de concret. Qu'est-ce pour l'Égyptien que le passé? C'est le jour d'hier qui n'est plus, et l'avenir, c'est le jour de demain qui sera. Par conséquent,  dans notre langage veut dire «je suis le passé». Je connais demain, c'est-à-dire je sais exactement ce que sera demain, rien de ce qui se passera demain ne m'échappe, je le prévois, j'en suis le maître.  est employé ici, comme souvent le verbe hébreu ידע dans une phrase comme celle-ci que je cite d'après les *Septante* : *πρὸ τοῦ με πλάσαι σε ἐν κοιλίᾳ ἐπισταμαί σε*[1]. On le trouve avec le même sens dans la stèle de Ramsès III à Médinet Habou :  (l. 4) «c'est moi qui t'ai connu, je t'ai façonné, etc.». Je suis le passé et je tiens en mes mains l'avenir. Cette phrase exprime une idée qui n'est pas sans analogie avec ce que nous lisons dans l'*Apocalypse* (1, 8) : *ἐγώ εἰμι τὸ Α καὶ τὸ Ω . . . ὁ ἦν ὁ ἐρχόμενος*.

On se demandera pourquoi dans ces deux phrases et dans un petit nombre de textes seulement on a employé cette forme , tandis que partout ailleurs on trouve . Ce serait étrange, si ces deux mots étaient différents, l'un un pronom simple, et l'autre un pronom précédé d'une préposition. Comment expliquer les variantes du chapitre XVII? A la ligne 3, sur seize papyrus de l'époque thébaine, auxquels je pourrais en ajouter d'autres, comme par exemple celui de Nu, un seul (A*a*) emploie , tandis que tous les autres écrivent . A la ligne 8, outre A*a*, deux papyrus (D*a* et B*b*) ont , quoiqu'ils aient tous deux  à la ligne 3. Peut-on supposer que ce soient deux mots différents? Et comment se fait-il que n'apparaisse jamais dans les textes hiératiques?

On remarquera qu'à l'exception de ces rares exemples tirés des papyrus, la forme  se trouve toujours dans des textes écrits sur des sarcophages. Or le sarcophage rectangulaire du Moyen Empire est la réduction du tombeau avec les textes qu'il porte, et qui à l'origine devaient être gravés sur les parois d'une chambre où l'on avait accès, et où ils devaient être lus à haute voix. Dans la forme , le  pour la voyelle pouvait jouer le rôle d'une majuscule dans notre écriture; pouvait indiquer le commencement d'une phrase ou d'une formule. C'est bien ce qui arrive à la ligne 3 du

[1] *Jérémie*, 1, 5.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

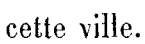
chapitre XVII et au chapitre XIII qui dans A*a* débute par ces mots :  « à moi sont les humains, ils m'ont été donnés tout entiers ».

Dans la lecture à haute voix il se peut que la forme  indique qu'il faut faire ressortir ce mot, y mettre l'accent, comme nous le ferions en français par le redoublement du pronom : moi je suis. Cela expliquerait pourquoi dans les papyrus qui ne sont pas destinés à être lus à haute voix, mais qui sont cachés dans le sarcophage, à l'usage du défunt, cette forme disparaît complètement. A*a*, qui suit encore l'habitude ancienne, a conservé presque seul cette forme qui se trouve aussi dans la négation. Dans ce document, le signe de la négation  n'existe pas; il est remplacé par un simple dont on ne contestera pas la lecture *an*. Mais lorsqu'il s'agit d'une défense, d'une promesse négative ou d'une assurance formelle ayant trait à l'avenir, la négation est renforcée et exprimée par : , que nous devrions traduire par : « Non, ils ne l'emporteront pas sur moi ». Quoique dans et , et ne soient peut-être plus que la voyelle *a* , celle-ci a une valeur d'intonation et d'accent qu'elle n'a pas dans la simple négation historique ou . En résumé, je crois que n'est qu'une variante graphique du pronom de la première personne, que nous trouvons dans les textes des pyramides sous la forme et qui ne diffère en rien de la forme usuelle ou , qui est celle des papyrus.

En terminant, je dois faire remarquer qu'il y a dans cette discussion plus qu'une question de grammaire : il y a là un point important de la doctrine héliopolitaine. L'idée du Tout, de l'Univers, que M. Sethe croyait retrouver dans les premiers mots du chapitre XVII, ne se trouve pas dans cette phrase. Le tout c'est , ou mieux dont il est parlé dans la *Litanie du Soleil*. Ici il n'y a rien d'antérieur à , l'eau de laquelle sort Atum, qui à ce moment était seul, car il n'y avait alors aucun des dieux dont il est le père, et sa première manifestation fut Ra. Plus loin il nous est dit qu'il est le passé et l'avenir. Je traduirais donc les deux lignes en discussion de cette manière : « je suis Atum, j'étais seul, ou l'unique, quand je sortis de Nu . . ., je suis le passé (hier) et je sais ce que sera l'avenir (demain) ».

Le chapitre XVII est un de ceux qui nous enseignent le mieux la cosmogonie d'après la doctrine d'Héliopolis, puisque tout part d'Atum, qui est le dieu de

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

cette ville. C'est le vrai commencement du *Livre des Morts*, des  ou , des discours ou formules qui le composent. Il devrait porter le numéro I, s'il n'avait été jugé préférable de conserver le numérotage usuel dû à Lepsius dans la première publication qu'il a faite de ce morceau capital de la littérature religieuse des anciens Égyptiens.

Édouard Naville.

BIFAO 16 (1919), p. 229-244 Édouard Naville
Les premiers mots du chapitre XVII du Livre des Morts [I].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net